

Gulf Breeze, Pensacola Beach, le 1<sup>er</sup> mars 1957

Mon cher Marcel,

Notre semaine de séjour à Pensacola Beach est déjà presque à moitié prise et tout va assez bien. Hier, il a fait froid; un vent aigre venait de la terre, car ici, le froid ne semble venir jamais de la mer. Aujourd'hui, le temps est clair, le ciel tout bleu, et je me suis levée tôt pour jouir du soleil. Hier nous avons visité un vieux fort espagnol, construit à la pointe extrême de l'île de Santa Rosa — où nous nous trouvons. Le fort, construit entièrement de briques faites par les indigènes, a très bien résisté au temps. C'est une vaste enceinte entourée de murs qui sont percés de meurtrières, et le tout rappelle beaucoup la citadelle de Québec. Pour nous rendre<sup>2</sup> au fort Pickens<sup>3</sup> nous avons traversé une dizaine de milles de dunes toutes blanches où apparaissent, dans le sable, par touffes, d'étranges arbrisseaux et des bouquets de sauge parfumée, en ce moment fleuris. C'est une petite fleur mauve pâle, jolie à voir sur ces dunes, et elle embaume l'air de ces déserts de son parfum piquant, un peu comme le thym et le romarin [embaument] la Provence. Ce que Dieu a mis ici reste beau et grand; ce que l'Homme y a mis — hors peut-être les anciens Espagnols — reste vulgaire, de peu de qualité. C'est toujours la même histoire, au fond, sur notre continent; l'homme défigure la nature et marque son passage par des cabanes. Nous sommes confortables dans nos motels, mais quelle vie artificielle. Au lieu d'ouvrir les fenêtres, on bouche tout, puis on ouvre la machine à air — air conditioning — qui fait un bruit de machine à laver et nous distribue ensemble le chaud et le froid. Des vitres opaques nous dérobent le paysage. En sorte qu'à l'intérieur de ces cases, au bruit incessant d'un moteur, on a l'impression d'être enfermé en une sorte de sous-marin ou de machine à mesurer les réflexes et l'endurance humaine. René se dit rebelle à ce genre de civilisation; je me sens de même. Heureusement, notre organisation nous permet de bien manger. S'il fallait s'en remettre aux gargottes, quick luncheonettes, sundries and snack bars de notre île Santa Rosa, ce ne serait pas drôle. Mais nous avons acheté des provisions pour plusieurs jours et nous nous faisons de bons repas.

L'île est extrêmement plate; comme les atolls du Pacifique, elle émerge tout juste de la mer; il nous semble qu'un coup de vent suffirait à la balayer, mais sans doute [qu']il n'y a guère ici de tempêtes. Presque toute la verdure a été obtenue à grands frais d'exportation. Ainsi, la petite allée de palmiers devant nos motels provient de la péninsule de la Floride, aux environs de Miami. Ces arbres ont été transportés gros déjà et plantés ici pour donner un air tropical à l'endroit. Apparemment, les palmiers poussent lentement; à cent ans, ils ne sont pas encore aussi hauts que nos ormes et érables moyens.

Pense combien j'attends des nouvelles de toi avec impatience. Je t'aurais appelé de nouveau au téléphone si ce n'était pas aussi compliqué ici. Il faut téléphoner d'une cabine et c'est très long pour avoir le circuit. Je me dis pour me consoler que j'aurai sûrement une lettre de toi ces jours-ci.

J'espère que tout va bien à la maison et que tu te portes bien. Ne manque pas de me donner toutes les nouvelles te concernant.

À bientôt, mon chéri. Je t'embrasse bien tendrement.

Gabrielle

Je t'envoie par le même courrier une lettre pour Madeleine Lemieux — car je n'ai pas son adresse. Voudras-tu la lui réadresser?